

## Pour balayer les détritrus de la littérature française

*Sylviane Coyault*  
*Université Clermont Auvergne*  
*sylviane.coyault@gmail.com*

**Abstract:** Rubbish, useless things and fragments took on considerable importance in literature from the realist period in nineteenth-century France onwards. This phenomenon seems to have intensified in the twentieth century, starting with the New Novel and ‘chosisme’. In recent years, ecological concerns have led to the emergence of new works on the treatment of waste around the world. We can also see the strange literary fertility of this motif, and even its poetic effectiveness, because of its melancholic and nostalgic charge and its temporal value.

**Keywords:** waste, fragment, ecology, poetry, temporality, sociology, Quignard, Poix, Échenoz, Rouanet

**Résumé :** Les déchets, choses inutiles et fragments prennent une importance considérable en littérature à partir de la période réaliste en France, au XIX<sup>ème</sup> siècle. Ce phénomène semble s’amplifier au 20<sup>ème</sup> siècle, à partir du nouveau roman et du « chosisme ». Depuis quelques années, la préoccupation écologique fait émerger de nouvelles œuvres sur le traitement des déchets dans le monde. On peut aussi remarquer l’étrange fécondité littéraire de ce motif, voire son efficacité poétique en raison de sa charge mélancolique, nostalgique et de sa valeur temporelle.

**Mots-clés :** déchet, fragment, écologie, poésie, temporalité, sociologie, Quignard, Poix, Échenoz, Rouanet

### Introduction

Balayer l’histoire littéraire :

Dans ce sac ridicule où Scapin s’enveloppe  
Je ne reconnais plus l’auteur du *Misanthrope*.  
Le comique, ennemi des soupirs et des pleurs,  
N’admet point en ses vers de tragiques douleurs ;  
Mais son emploi n’est pas d’aller, dans une place,  
De mots sales et bas charmer la populace<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> N. Boileau : *Art poétique*, Chant III, [1674], éd. Sylvain Menant, Paris : Garnier-Flammarion, 1969 : 108.

Il est difficile d'imaginer Boileau, et avec lui les classiques, acceptant de considérer comme littéraire, esthétique, ce qui fait l'objet de ce volume... C'est sans doute seulement au 19<sup>ème</sup> siècle que le non noble, l'ignoble au sens littéral, est admis en littérature : le coup d'envoi est peut-être donné par Hugo dans sa *Préface de Cromwell* quand il veut que le grotesque au sublime se mêle. Mais c'est principalement grâce au roman qui prend la relève de l'épopée. Genre *outlaw*, non noble par excellence, on peut tout y mettre selon Gide. Et Pascal Quignard fait dire à Albucius que le roman pourrait être<sup>2</sup> « un endroit où toute chose abandonnée ou plutôt muette » pourrait « être recueillie ». Un seul exemple, mais emblématique, déjà, chez Flaubert, dans *Un cœur simple*; il s'agit de la servante Félicité :

Économe, elle mangeait avec lenteur, recueillait du doigt sur la table les miettes de son pain un pain de douze livres, cuit exprès pour elle et qui durait 20 jours<sup>3</sup>.

Considérons bien ces miettes de pain : à la fois détritius, fragment, et élément infime, détail négligeable, restes mais récupérables, « recyclables ». Or ces miettes contribuent d'abord à « l'effet de réel » dont parle Barthes. Et de fait, se multiplient dans le roman réaliste les objets et notations insignifiantes, dont on peut considérer qu'ils n'ont d'autre utilité que de dire : « ceci est le réel ». Loin de disparaître au moment de l'ère du soupçon, au 20<sup>ème</sup> siècle, les objets envahissent le nouveau roman qui se caractérise par une inflation descriptive. Période chosiste, âge des « romans en zinc » moqués par Gracq<sup>4</sup>, qui parle de l'assomption du réverbère, de la lampe pigeon et du bouton de guêtre... ». Ce chosisme est pourtant une forme d'humanisme, – car telle est l'ambition du « réalisme subjectif » – Robbe-Grillet dit en substance que les objets de ses romans, c'est toujours un homme qui les voit, un homme engagé dans le monde et pas un regard neutre<sup>5</sup>. La poésie s'en empare aussi, lorsque Ponge prend le *Parti des choses...* et consacre des « proèmes<sup>6</sup> » au cageot ou aux pommes de terre. Mais c'est surtout Beckett qui – édité chez Minuit comme tous les nouveaux romanciers – pousse le principe jusqu'à l'absurde. Que l'on

<sup>2</sup> P. Quignard : *Albucius*, Paris : P.O.L., livre de poche, 1990 : 32.

<sup>3</sup> G. Flaubert : *Un cœur simple*, [1877] *Œuvres complètes*, Paris : Gallimard, la pléiade : 592.

<sup>4</sup> J. Gracq : *Préférences*, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard : la pléiade, 1989 : 859.

<sup>5</sup> A. Robbe-Grillet : *Pour un nouveau roman*, « *Nature, humanisme, tragédie* », Paris : Gallimard/Idées, 1972 : 67–84.

<sup>6</sup> F. Ponge : *Le Parti pris des choses*, [1942], Paris : Poésie / Gallimard, 1972 : 105.

se souviens de Molloy, le clochard du roman éponyme et de ses cailloux à sucer :

Je profitai de ce séjour pour m'approvisionner en pierres à sucer. C'étaient des cailloux, mais moi j'appelle ça des pierres. Oui, cette fois-ci, j'en fis une réserve importante. Je les distribuai avec équité entre mes 4 poches et je les suçais à tour de rôle. Cela posait un problème que je résolus d'abord de la façon suivante. J'avais mettons 16 pierres dont 4 dans chacune de mes 4 poches qui étaient les 2 poches de mon pantalon et les 2 poches de mon manteau. Prenant une pierre dans la poche droite de mon manteau et la mettant dans ma bouche, je la remplaçais dans la poche droite de mon manteau par une pierre de la poche droite de mon pantalon que je remplaçais par une pierre de la poche gauche de mon pantalon que je remplaçais par une pierre de la poche gauche de mon manteau que je remplaçais par la pierre qui était dans ma bouche dès que j'avais fini de la sucer<sup>7</sup>.

Or ce choix ne concerne pas seulement les choses mais aussi les hommes. Depuis le 19<sup>ème</sup> siècle, mais de plus en plus explicitement, la littérature s'intéresse aux vies insignifiantes qu'elle revalorise. Ainsi la Félicité de Flaubert, le « cœur simple », la servante qui recueillait les miettes trouvera un écho dans la *Miette* de Pierre Bergounioux un siècle plus tard : l'histoire d'une paysanne corrézienne dont le prénom dit le peu de cas que l'on faisait d'elle. Un écho encore avec le *Joseph* de Marie-Hélène Lafon, qui renvoie avec insistance au texte de Flaubert. Surtout, au début des années 1980, Pierre Michon publie *Les Vies minuscules*. Toutefois ces personnages humbles ou laissés pour compte sont revalorisés, et les récits, surtout ceux de Michon, tendent vers l'hagiographie. Il n'en allait pas de même pour les créatures de Beckett, qui se caractérisaient par leur décrépitude physique la plus totale. Ainsi Molloy le clochard unijambiste, que Lousse a trouvé, « remuant mollement des détritux<sup>8</sup> » (« voilà ma vie, commente-t-il) :

J'étais courbé sur un tas d'ordures, espérant y trouver de quoi me dégoûter d'avoir faim et elle m'abordant par derrière, passa sa canne entre mes jambes.

<sup>7</sup> S. Beckett : *Molloy*, Paris : Minuit, [1951] 1970 : 105.

<sup>8</sup> *Ibid.* : 86.

Mieux encore : la formule « déchet humain » trouve tout son sens dans la pièce *Fin de partie* avec les vieillards Nell et Nagg, qui émergent de temps à autres de leur poubelle<sup>9</sup>. Quand ils se manifestent, Hamm, leur fils, demande à Clov de rabattre le couvercle ou bien éructe : « Enlève-moi ces ordures ! Fous les à la mer ! » ou « Mon royaume pour un boueux ! ». Entre Beckett et Michon, on pense aussi à l'univers que peint Virginie Despentes dans *Vernon Subutex* et dans un texte<sup>10</sup> inédit, *Rien ne me sépare de la merde qui m'entoure*, mis en scène en 2023. On peut encore penser à Houellebecq, à propos duquel Sylvie Ducas écrit :

Houellebecq devient surtout l'écrivain-symptôme d'un effondrement du monde littéraire, de ses paillettes et déchets<sup>11</sup>.

Il semble bien que se creuse au fil du siècle une tendance vers le dérisoire, l'infime. Des miettes de Flaubert aux cailloux de Molloy, on en vient petit à petit aux déchets, aux restes, aux détritrus... affectés tantôt de séduction, tantôt de répulsion. Pascal Quignard revient souvent sur ce sujet, pour en analyser l'étrange fascination, notamment dans ses *Sordidissimes* qui se rattachent souvent selon lui au bas corporel : sexe (masculin en particulier) mais aussi excréments. La merde précisément : il y a tout de même déjà eu dans *La Terre* de Zola l'ancien soldat nommé Jésus-Christ, souldard, paresseux, violeur de filles, coupable du fait d'arme suivant – la scène se passe au cours d'un dîner :

À ce moment, Lise et Fanny poussèrent un cri. Par la fenêtre ouverte, de l'ordure venait d'être jetée à pleine main, une volée de merde ramassée au pied de la haie ; et les robes de ces dames se trouvaient perdues, élaboussées du haut en bas. Quel était le cochon qui avait fait ça ? On courut, on regarda sur la place, sur la route, derrière le mur. Personne. D'ailleurs, tous furent d'accord : c'était Jésus-Christ qui se vengeait de n'avoir pas été invité.

Richard Millet, que par certains aspects on pourrait comparer à Zola, se complait aussi dans des scènes de miction ou de défécation. Tout le premier chapitre

<sup>9</sup> *Ibid.* : 38, 65, etc.

<sup>10</sup> Inédit, mis en scène par Véronique Ros de la Grange.

<sup>11</sup> S. Ducas : « Posture et imposture de Michel Houellebecq ou le paradoxe du tricheur », in *Fixxion*, n°22, *Figures du mensonge et de la mauvaise foi dans le roman contemporain*, <https://doi.org/10.4000/fixxion.372> (consulté le 20/08/2024).

de *Lauve le pur* évoque avec force détails le protagoniste saisi de diarrhée dans le métro parisien. Quant à Jean Pythre, (*La Gloire des Pythre*), la seule fois où il quitte son village pour se rendre à la ville, il ramène sa « bouse » dans sa poche. Il est vrai aussi que la tradition rabelaisienne resurgit de temps à autre. Dans *Le Banquet annuel de la confrérie des Fossoyeurs* de Mathias Énard la matière est assez abondante !

Dès lors nous aborderons ce « balayage » selon trois points de vue successifs : le point de vue écologique, le point de vue poétique et enfin métaphysique : la dimension temporelle du déchet.

## Écologie

Or, lorsqu'on prend le déchet au sens *propre*, si on peut dire, on en vient nécessairement à la préoccupation écologique qui prend depuis quelques décennies une place croissante dans tous les arts, et bien sûr dans les romans. Elle infléchit notamment la littérature sur le monde rural ; quand Richard Millet, Pierre Michon ou Pierre Bergounioux se concentraient sur les existences individuelles ou familiales, et prenaient d'abord acte, sur un mode mélancolique de « la fin des paysans<sup>12</sup> », Jean-Loup Trassard s'intéresse plutôt à l'environnement, aux paysages. Photographe en même temps qu'écrivain, il précise : « J'aime faire des photos de nature travaillée : des champs, des emblavures, des petits chemins, le parcellaire agricole<sup>13</sup> ». Ce faisant, il s'intéresse aux rebuts laissés par le travail des hommes dans le paysage des campagnes : vieux tonneaux disjoints, clous ou fers à cheval rouillés, morceaux d'ardoises, hangars à l'abandon, bâches de silo. Mais comme le remarque Dominique Vaugeois<sup>14</sup> l'écrivain insiste plutôt sur la sobriété et le bon emploi des restes et déchets dans l'économie rurale : la ficelle de lieuse – en corde ou en plastique bleu – qui traîne sur le sol, est un objet « de grande utilité » que l'homme des champs n'oublie jamais de mettre dans sa poche à côté du couteau<sup>15</sup> » ; ou bien, c'est « La boîte de sardines »

<sup>12</sup> C'est le titre de l'ouvrage publié par le sociologue Henri Mendras : Paris : SEDEIS, 1967.

<sup>13</sup> « L'arche de Trassard. Entretien avec Thierry Guichard », *Le Matricule des anges*, n° 54, juin 2004.

<sup>14</sup> D. Vaugeois : « Économie et écologie : l'*oïkos* de Jean-Loup Trassard », in *Écrire la ruralité, penser les usages de la terre*, Sylviane Coyault et Claire Jaquier dir., RSH, Lille, 2023 : Presses du septentrion : 76–80. Ces lignes doivent beaucoup à cet article.

<sup>15</sup> *Idem*.

qui près de l'étable sert de « récipient pour mettre un peu de lait aux chats (ils attendent à l'heure de la traite, distants jaloux) »<sup>16</sup>. De même « la boue molle des fonds de chemin creux ou le curage de la cour ou de la mare, étaient portés, tombereau dégonflant, sur une prairie. On mettait de la terre sur la terre et rien n'était perdu<sup>17</sup>. » Ces pratiques sont des comportements que nous dirions aujourd'hui écologiques : « Rien, sauf les assiettes cassées, n'était jeté parce que tout pouvait servir. J'ai aimé observer une telle économie, essayé même de la pratiquer<sup>18</sup> ». Cependant, remarque toujours Dominique Vaugeois, « ces pratiques obéissent à une nécessité aujourd'hui disparue [...] qui s'exprime moins en termes de préservation de l'environnement qu'en termes de respect de l'objet, de la matière et du travail de l'artisan ou de curiosité admirative pour cette « utilisation ingénieuse des restes<sup>19</sup> ». Jean-Loup Trassard est né en 1933. Aux yeux de la génération suivante, l'approche est bien différente et s'assombrit singulièrement. Pour le poète Pascal Commère, né quelque 20 ans plus tard, les restes ou déchets renvoient plutôt à « la négligence qui les a voués à l'abandon ou à la perte ». Ils témoignent d'une actualité rurale du décombre : « une épave tôle jetée aux orties, le temps/ comme en suspens un rajout de ciment », « Un village seul, plus loin, /un panneau descellé au mur d'une grange/ au toit crevé annonce des soldes mirifiques<sup>20</sup> ». Enlaidissant le paysage, ils sont les signes « d'un présent défectueux où la pauvreté rurale doit vivre »<sup>21</sup>.

Plus préoccupants encore – et sans doute plus actuels – sont les déchets occasionnés par le mode de vie contemporain avec son arsenal d'appareils électriques ou électroniques. Guillaume Poix en fait le cœur de son roman, paru en 2017 : *Les Fils conducteurs*, sur lequel je voudrais m'attarder davantage. L'essentiel, de l'action se déroule au Ghana, plus précisément près du port d'Accra. Là aboutissent les conteneurs qui déversent dans une immense décharge une grande partie de l'électroménager hors service du monde occidental : sur un lagon qui s'appelle Agbogbloshie, on voit flotter les carcasses de congélateurs, des lave-linge, frigidaires, grille-pains, téléviseurs, aspirateurs ou sèche-cheveux. Dans cette décharge, une économie parallèle s'organise : il

<sup>16</sup> J.-L. Trassard : *Territoire*, Mazères : Le Temps qu'il fait, 1989.

<sup>17</sup> M. Jourde : « Jean-Loup Trassard et la tradition des maisons rustiques », *Jean-Loup Trassard/ Cahier dix-neuf*, dir. D. Vaugeois : Mazères : Le Temps qu'il fait, 2014 : 135–149 : 10.

<sup>18</sup> J.-L. Trassard : *Manivelles et valets*, Mazères : Le Temps qu'il fait, 2021 : 11.

<sup>19</sup> J.-L. Trassard : *Traquet motteux ou L'agronome sifflotant*, Cognac, Le Temps qu'il fait, 1994 : 10.

<sup>20</sup> P. Commère : *Territoire du coyote*, Saint-Benoît-du-Sault : Éditions Tarabuste, 2017 : 28 et 29.

<sup>21</sup> *Idem*.

y a d'abord des gosses qui passent leur temps à fouiller dans ces décombres, pour trouver des pièces détachées « valorisables sur le grand marché de la récupération et des trafics<sup>22</sup> ». Ils ont une dizaine d'années, treize ans tout au plus; Moïse et Isaac apprennent à Jacob, le personnage principal (11 ans), « comment trier les métaux des téléphones, ordinateurs et téléviseurs, comment récolter dans le ventre de ces appareils ce qui se revend pour une poignée de cedis qu'on rapportera parfois, fier, chez soi, les poches alourdies par quelques pièces qui feront tenir quelques jours et gratifieront les entrailles de quelques vivres<sup>23</sup> ». Bien évidemment, ils se blessent les doigts, les bras, les jambes – et ne sont pas vaccinés contre le tétanos. Des feux brûlent continuellement dans la décharge, « une forge à ciel ouvert<sup>24</sup> » d'où proviennent des émanations toxiques qui engendrent des problèmes pulmonaires... De fait, les enfants ne « dépassent pas vingt années d'existence<sup>25</sup> » dans ce milieu (d'ailleurs Moïse et Jacob meurent avant la fin du roman). Au-dessus des gosses il y a deux rabatteurs, Wisdom et Justice, qui tentent de faire travailler les plus adroits pour leur compte en les alléchant avec des gains supérieurs; et au-dessus de tout ça le patron, Daddy Jubilee, qui vit de ce commerce. Le tableau s'assombrit encore lorsqu'on comprend que Wisdom et Justice – aux noms sinistrement ironiques – font aussi métier de souteneurs : ils recrutent les enfants pour le commerce sexuel et les prostituent aux pédophiles blancs.

À l'opposé de cet univers misérable, il y a Thomas, artiste photographe franco-suisse. L'histoire se passe en 2025 (grâce à une légère anticipation par rapport au roman paru en 2017) : elle commence en Suisse, au musée d'Art et d'Histoire de Genève; on y a conçu un projet innovant pour la culture et l'environnement, avec « tout ce qui se faisait en matière de rénovation écologique appliquée à l'habitat », notamment « une pompe à chaleur raccordée à seize sondes géothermiques produisant des énergies renouvelables<sup>26</sup> ». C'est là, devant une exposition de l'art funéraire ghanéen que Thomas a l'idée d'aller à Accra pour un reportage sur Agboghloshie et « alerter ses semblables non seulement sur le désastre écologique en cours, mais aussi sur les filières illégales de recyclage qui causent le désastre susmentionné en approvisionnant

<sup>22</sup> G. Poix : *Les Fils conducteurs*, Folio Gallimard, 2017 : 90.

<sup>23</sup> *Ibid.* : 74.

<sup>24</sup> *Ibid.* : 68.

<sup>25</sup> *Ibid.* : 91.

<sup>26</sup> *Ibid.* : 13 et 14.

quotidiennement ce lieu infernal<sup>27</sup> ». Thomas est bien sûr équipé de tout ce que la technologie moderne suppose en matière d'appareil photo, téléphone, ordinateur. Il est aussi vacciné et équipé en matériel sanitaire ! Or il décide non pas d'y aller en avion (conviction écologique oblige) mais par voie maritime : il va transiter par Hambourg et suivre le trajet des déchets électroniques<sup>28</sup>, car Hambourg est le 3<sup>ème</sup> port en Europe spécialisé dans le trafic de conteneurs. Au Ghana, il est accueilli par le couple de *parrains*, Wisdom et Justice, habitués à voir des journalistes venir fouiner, interroger, enregistrer, pour « réveiller les consciences » sur Agbogbloshie. En faisant mine de lui donner accès au cimetière numérique et à la société qui y vit, ils se chargent de le neutraliser : ils vont le laisser « glaner des informations calibrées, données qui seront rémunérées par quelques instances officielles soulagées qu'une histoire émouvante et plausible (toujours la même) se répande auprès des consciences nanties, laissant ainsi espérer qu'affleureront les financements internationaux pour améliorer la situation, fonds qui permettront surtout aux instances susnommées de continuer à mener leurs petites affaires parallèles sans dérangement.<sup>29</sup> »

## Poétique

La littérature résultant de ces préoccupations environnementales peut être lourdement didactique ; les désastres écologiques dénoncés par Guillaume Poix semblent à première vue forcer le trait et pêcher par l'« emphase<sup>30</sup> » dont se moquent Wisdom et Justice : une « situation apocalyptique », un « lieu cauchemardesque »... n'était justement l'ironie sous-jacente : Thomas malgré ses bonnes intentions, n'échappe pas aux clichés de son époque, et en franco-suisse bien propre sur lui vient se donner bonne conscience ; or comme le confirme la fin du roman, il se trouve malgré lui du côté des criminels. Surtout, l'écriture vient contrebalancer l'intention édifiante. Le récit, mené tambour battant façon Échenoz ou Kerangal, joue sur divers registres de langue. D'un côté le français de Thomas, très *branché*, émaillé d'expressions courantes comme « ça devrait le

<sup>27</sup> *Ibid.* : 45.

<sup>28</sup> *Ibid.* : 44.

<sup>29</sup> *Ibid.* : 82.

<sup>30</sup> *Idem.*



faire<sup>31</sup> », de jurons BCBG : « [...] putain où est cette trousse [...] putain dans le sac je l'ai déjà rangée dans le sac elle est tout au fond c'est le premier truc que j'ai mis qu'est-ce que je suis con » ou encore de formules à la mode écoresponsable : il parle d'« une plateforme tout à fait *feng shui*<sup>32</sup> ». De l'autre, l'argot spécifique d'Agboglobloshie d'une grande inventivité langagière, un mélange de français, d'anglais et d'idiome africain ; ainsi ce dialogue entre Wisdom et Justice :

- Je brame, Dieu de merde.
- Tu brames dans le vent, ça débrouille pas le dilemme.
- Je brame quand même, lignée de morts. Brame ce qui te pisse du cul, mais brame pas au max du volume, suggère Wisdom. [...]
- Bon, on do what ? demande Justice.
- Le volume je dis.
- On sursoit qu'il nous pullule dans le fion ?
- Il pullulera rien : c'est du langage de bluff.
- T'es ingénu, toi, le Wisdom. [...]
- Il va pas dropper son meilleur tandem, avise Wisdom.
- On rapporte pas plus que les autres.
- Bien entendu que Yes<sup>33</sup>.

Ou encore ces conseils d'Isaac à Jacob :

Tu puches. Foutu, ça : tu brades, yes. Mais ça : tu glanes. Tu puches, continue de pucher, va. Ça : à parquer, Gros. Tu puches, yes. Yes. Ça, Gros, non. Ça, ça pique et ça truque. A parquer, Gros. (Isaac crache, un mollard fuse.) Tu chipes ça, tu chipes, tu chipes, chipe donc ! Yes, Gros. Tu puches, Gros, tu puches avec l'aimant. Ça : foutu. (Il se racle le palais, crache de nouveau.) Sauf si t'astiques, Vise : j'astique le chose. Aie<sup>34</sup> !

Ces dialogues en argot hexagonal ou africain sont sertis dans une langue intense et profuse. Un des sortilèges ambigus du récit tient aux descriptions lancinantes de la décharge qui composent des tableaux saisissants, quasi poétiques :

<sup>31</sup> *Ibid.* : 26-27.

<sup>32</sup> Le *feng shui* est un art millénaire d'origine chinoise qui a pour but d'harmoniser l'énergie environnementale.

<sup>33</sup> *Ibid.* : 60.

<sup>34</sup> *Ibid.* : 75.

Tandis que les pensées de Jacob flottent sur ce fond de mélancolie, une carcasse de congélateur portée par les eaux lourdes du lagon apparaît dans son champ de vision. Elle n'est pas seule : il y a quelques écrans d'ordinateur ainsi qu'un squelette pas vigoureux d'imprimante couleur. Jacob observe cette parade insolite : jusqu'à présent il n'a jamais vu que des animaux, des hommes ou des femmes osciller à la surface des eaux. Quelques plantes aussi s'il y pense ou bien des semelles, des feuilles mortes – choses inanimées et dénuées de pesanteur. Il dirige son regard écarquillé en amont de la rivière qui s'écrase ici en liman. Il aperçoit un voile fait d'épaisses fumées qui dansent au vent du soir, une vapeur irisée tournoyant et refluant, régulièrement déchirée par un cortège d'appareils électriques électroniques rouillés, défoncés, éventrés, titubant avec grâce jusqu'à l'embouchure<sup>35</sup>.

C'est l'art de transformer de la boue en or, comme aurait pu écrire Baudelaire<sup>36</sup>. On pourrait en déduire qu'il existe une poétique voire une poésie du déchet, de l'ordure. Elle se décline de diverses manières dans ce roman : soit par un langage transgressif (comme l'idiome métissé, le vocabulaire d'initiés en usage parmi ceux qui fouillent et commercent à Agbogbloshie) soit par l'hyperbole, dans le registre de la fange et de l'immondice :

Ce qui se fait jour en soi quand ce brise rêverie et mirage et qu'on entrevoit un peu de ce que cache le mot Agbogbloshie ça ressemble à la matière gluante d'une abondante merde déversée d'un cul malade et purulent, y ayant laissé des traînées noires indélébiles, obstruant les narines d'un relent de charogne, désastre de notre abjection parce que c'est notre cul qui se vide là<sup>37</sup>.

Un trait plus courant encore est l'inventaire, une esthétique de la liste ; comme on a pu le constater dans les citations précédentes, Guillaume Poix se complait à énumérer les appareils usagés que déversent les containers dans le port d'Accra. Ce peut être aussi ce qu'il appelle justement une « incantation

<sup>35</sup> *Ibid.* : 22–23.

<sup>36</sup> « Tu m'as donné de la boue et j'en ai fait de l'or ». Baudelaire, *Les Fleurs du mal*, « Alchimie poétique ».

<sup>37</sup> *Ibid.* : 38.

revigorante » celle des métaux récupérés<sup>38</sup> ou la litanie des terres rares<sup>39</sup> : « Scandium, yttrium, lanthane, cérium, praséodyme, néodyme prométhium samarium, europium, gadolinium, terbium, dysprosium, holmium, erbium, thulium, ytterbium et lutecium » et l'auteur commente : « passé le seuil poétique de l'appellation utilisée pour désigner ces forces magnétiques qui semblent posséder quelque résonance mythologique de mauvais aloi [...] il faut s'y résoudre : les terres rares fichent la trouille ». Il semble même que l'ensemble de la narration procède de ces énumérations qui en font la marque stylistique.

Or cette propension à liste a quelque relation avec la notion même de déchet : il s'agit de recenser des éléments disparates, désassortis. Il en va ainsi, chez Beckett, pour les possessions de Molloy : un couteau à légume, de l'argenterie et une corne. Songeons aussi à ce que contenaient les poches d'un autre clochard, Charles, celui d'Échenoz dans *L'Équipée malaise*<sup>40</sup> : un zippo, des clés, des tickets de métro, des dés à jouer, 11 francs trente en petite monnaie. Ou encore le vide-poches de la voiture de Bob :

Raide de graisse, un gant célibataire hébergeait là toute une famille de cartes routières fripées, une communauté gondolée de contraventions en uniforme vert, un couple de chiffons, une paire de lunettes noires, une vieille tribu de points Mobil, une bande désœuvrée de petites pièces détachées sans avenir, une flasque vêtue de cuir emplie de whisky Jameson<sup>41</sup>.

Pascal Quignard, qui fait un usage fréquent de l'énumération<sup>42</sup> en fait même un principe de composition de ses *Sordidissimes*<sup>43</sup> : il s'agit d'un ouvrage fragmentaire<sup>44</sup>, composé de 88 annotations, petits apologues, citations et pensées éparses – un art de la mosaïque. L'auteur y intègre même une liste de listes, où on trouve celle, bien connue, de Rimbaud rassemblant de même quelques

<sup>38</sup> *Ibid.* : 102 : (plomb, mercure, cadmium [...] que viennent aussi rallier cuivre, aluminium, platine, étain, fer ou nickel).

<sup>39</sup> *Ibid.* : 102–103.

<sup>40</sup> Jean Échenoz : *L'Équipée malaise*, Paris : Minuit poche, 1986 : 53

<sup>41</sup> *Ibid.* : 148.

<sup>42</sup> Voir aussi dans, *Albucius*, Paris, POL, livre de poche, 1990, 32 : « des petits cailloux, un pain d'épice, des bonbons... ».

<sup>43</sup> P. Quignard : *Sordidissimes*, Paris : Grasset, 2005 ; coll. Folio, 2019.

<sup>44</sup> P. Quignard est aussi l'auteur d'un essai intitulé *Une Gêne technique à l'égard des fragments*, Paris : Fata Morgana, 1986.

rebuts : « littérature démodée, latin d'église, livres érotiques sans orthographe, romans de nos aïeules, contes de fées, petits livres de l'enfance<sup>45</sup> »...

On pourrait ajouter parmi les restes et autres déchets, ces bouts de textes que les écrivains rassemblent parfois sous forme de miscellanées – si bien que tout art du fragment a un proche ou lointain rapport avec ce sujet. Songeons en particulier à ce que les auteurs retranchent d'un manuscrit avant de le publier, et qu'ils réutilisent par la suite. Ainsi Giraudoux constitue le recueil *La France sentimentale* avec les « chutes » d'œuvres antérieures : *Simon le pathétique*, *Siegfried et le Limousin*, *Bella*, *Aventures de Jérôme Bardini* ou à des projets de romans avortés (*Bellita*)<sup>46</sup>. Le recyclage – qui est une notion à la mode – « écoresponsable » dirait-on – est une pratique ancienne en littérature, et pourrait englober toute forme de palimpseste ou d'écriture citationnelle. Je ne développerai pas ce point, mais signale seulement que d'aucuns – dont Antoine Compagnon – en ont fait une caractéristique de la post-modernité dans tous les arts (la notion vient d'abord de l'architecture). Le même phénomène s'observe en peinture et en sculpture. Des artistes comme Tapies ou Dubuffet sont partis des graffitis sur les murs ; Louise Nevelson a fait des sculptures à partir de décombres. Plus près de nous, l'écrivain Pierre Bergounioux récupère d'anciens outils des ferrailles dans les casses pour en faire des sculptures<sup>47</sup>. En France, cela concerne aussi le roman ; après l'ère du soupçon et les expériences « textuelles » des années 1960, en rupture totale avec le passé, les écrivains reviennent au récit. Cela n'a rien d'une régression, mais il s'agit de jouer avec les différentes manières de raconter, de recycler donc d'autres formes, d'autres modes narratifs comme le roman d'aventure, mais aussi le roman d'espionnage, le cinéma, la bande dessinée... Échenoz en particulier, mais de nombreux auteurs des éditions de Minuit en explorent toutes les possibilités.

## Dimension temporelle

On nomme « laisse » au bord de la mer, l'espace de sable où s'avance et se retire la marée. / Plein de petits coquillages vides, de préservatifs souillés, de bouteilles vides, de bois naufragés, de

<sup>45</sup> *Ibid.* : 274.

<sup>46</sup> Voir A. Besnard : « La France sentimentale » in le *Dictionnaire Jean Giraudoux A-K*, A. Job et S. Coyault (dir.), Paris : Champion, 2018 : 469.

<sup>47</sup> P. Bergounioux : *La Casse*, paru en 1994 chez Fata Morgana.

petits cadavres de coquillages, d'étoiles de mer, d'os de seiche, de dimensions perdues<sup>48</sup>.

Cette image maritime qui revient souvent sous la plume de Pascal Quignard, la laisse, est aussi un espace temporel. Tous les débris, déchets, détritrus sont ce qui demeure sur la laisse du temps. D'où une partie de leur séduction mélancolique : ils sont les vestiges d'un monde disparu. Ainsi chez Échenoz les objets usagés pour lesquels on se prend d'une étrange tendresse : les « vieux jouets cassés, plantes vertes mortes, un téléviseur imploré, la roue veuve d'un vélo ». Guillaume Poix insère dans son récit un téléviseur, précisément, acquis en 1986 par Dominique et Joël Poix « pour fêter la naissance de leur troisième enfant<sup>49</sup> » – à l'évidence l'auteur lui-même – ; il s'agit d'un appareil « de la marque allemande Grundig, une des toutes premières télévision couleur produite en masse par cette société qui inonde alors le marché européen<sup>50</sup> ». On suivra par la suite l'itinéraire de ce téléviseur jusqu'à la décharge d'Agbogbloshie où Jacob le récupérera. Cette anecdote est exemplaire car elle souligne discrètement l'histoire intime dont sont porteurs les détritrus. Elle a aussi valeur sociologique : Dominique et Joël Poix sont un « couple ordinaire de la classe moyenne supérieure domicilié dans la région lyonnaise ». Et l'appareil a une coque blanche « ce qui, en plus d'être chic se fond bien dans le living où l'on rechigne encore à faire trôner ce genre d'objet considéré comme trivial et qui vous arrime irréversiblement à la société du spectacle<sup>51</sup> ». Le déchet est donc aussi la trace d'un moment de la société, ou à plus grande échelle, d'une civilisation. Tel est le cas aussi chez Échenoz des cartes routières fripées (on a maintenant des GPS) des « points mobil », des « zippos », des morceaux « d'isorel plastifié bleu »<sup>52</sup>. Datés années 1960, ces objets font penser aux « cuvettes en matière plastique rose », et aux « postes à galène<sup>53</sup> » de Georges Perec ; ils pourraient de la même manière être inclus dans une liste de ses « Je me souviens ».

Or, selon Pascal Quignard, le pouvoir d'aimantation qu'exercent les « sordidissimes » tient à ce que le plus souvent ils « ramènent dans la vie ordinaire

<sup>48</sup> P. Quignard : *Sordidissimes*, op. cit. : 29.

<sup>49</sup> G. Poix : *Les Fils conducteurs*, op. cit. : 137.

<sup>50</sup> *Idem*.

<sup>51</sup> *Ibid.* : 138.

<sup>52</sup> *L'Équipée malaise* : 68, 48.

<sup>53</sup> G. Perec : *Je me souviens*, Paris : P.O.L., 1978.

une ou deux preuves prélevées dans la zone d'enchantement<sup>54</sup> », c'est-à-dire l'enfance : « des petits cailloux, un pain d'épice, un chaperon rouge, des bonbons, un pudding [...] ». C'est ainsi, nous rappelle-t-il que la poétesse « Marie Rouanet a consacré tous les livres qu'elle a écrits aux trésors qui restent de l'enfance<sup>55</sup> ». On y trouvera la spirale de la peau d'orange, le noyau d'abricot, les poupées en coquelicot<sup>56</sup>, les « minuscules bouts de craie de couleurs [...] les fruits rouges du fusain, les cupules des glands où boivent les écureuils et les poupées<sup>57</sup> ». Ils constituent ces « trésors » que les enfants conservent en secret comme des reliques. Du reste le débris, le reste, a aussi une valeur sacrée puisque « la relique est ce qui reste de vénérable d'un corps perdu<sup>58</sup> ». Pour reprendre l'image de Pascal Quignard, les reliques, les restes ou débris sont aussi les objets que l'on trouve dans « la laisse de la mort<sup>59</sup> ». C'est pourquoi ils peuvent aussi exercer cette intense émotion.

## Conclusion

On peut ainsi deviner l'extraordinaire fécondité de la notion de déchet, chose inutile, débris... ce dont a priori on se débarrasse, que l'on met sous le tapis, ce qui pollue le monde ; ou ce que l'on récupère et recycle. C'est aussi un ferment poétique, en raison de sa charge mélancolique, nostalgique, de sa valeur temporelle. « Il s'agit de héler ce qui se dérobo<sup>60</sup> » dit encore joliment Pascal Quignard.

Obscène et en même temps dérisoire, il inspire des sentiments contradictoires : répulsion, dégoût et, à l'opposé, attirance, ou fascination ; rejeté ou religieusement conservé (telles les Saintes Reliques), il porte le signe du sacré comme du profane. En fin de compte, il est la marque même de notre humanité : son fardeau et sa richesse.

<sup>54</sup> P. Quignard : *Albucius, op.cit.* : 32.

<sup>55</sup> P. Quignard : *Sordidissimes, op.cit.* : 197.

<sup>56</sup> M. Rouanet : *Trésors d'enfance*, Paris : Albin Michel, 2009.

<sup>57</sup> P. Quignard : *Sordidissimes, op.cit.* : 197.

<sup>58</sup> *Ibid.* : 155.

<sup>59</sup> *Ibid.* : 81. Les natures mortes pourraient-elles en relever ?

<sup>60</sup> *Ibid.* : 129.

Pour finir avec un peu d'humour noir, rappelons-nous hors littérature française, cette belle fable d'Italo Calvino, dans *Le K*<sup>61</sup> : la nouvelle fantastique qui s'intitule *L'Entrümpelung* : (en français : « déblayage, grand nettoyage » ; une fois par an, lors de la fête de *L'Entrümpelung*, on jette à la rue tout ce qui ne sert plus : objets, meubles, (en quelque sorte un « vide grenier ») ; on peut aussi se débarrasser des gens : maris ou des femmes encombrants... et les grands-parents... Tel est peut-être notre devenir... déchets !

## Bibliographie

- « L'arche de Trassard. Entretien avec T. Guichard, », *Le Matricule des anges*, n° 54, juin 2004.
- Baudelaire, Ch. (1975) : *Les Fleurs du mal*, « Alchimie poétique ». [1857] Paris : Gallimard, la pléiade.
- Beckett, S. (1970) : *Molloy*. Paris : Minuit.
- Bergounioux, P. (1994) : *La Casse*. Paris : Fata Morgana.
- Bergounioux, P. (1995) : *Miette*. Paris : Gallimard.
- Besnard, A. (2018) : La France sentimentale. In : A. Job et S. Coyault (dir.) *Dictionnaire Jean Giraudoux A-K*. Paris : Champion.
- Boileau, N. (1969) : *Art poétique*, Art poétique, Chant III, [1674], éd. Sylvain Menant, Paris : Garnier-Flammarion.
- Buzzati, D. (1967) : *Le K*. 1966, trad. de Jacqueline Remillet : Laffont.
- Commère, P. (2017) : *Territoire du coyote*. Saint-Benoît-du-Sault : Éditions Tarabuste.
- Ducas, S. : Posture et imposture de Michel Houellebecq ou le paradoxe du tricheur. In : *Fixxion*, n°22, *Figures du mensonge et de la mauvaise foi dans le roman contemporain*. <https://doi.org/10.4000/fixxion.372>, consulté le 20/08/2024.
- Échenoz, J. (1986) : *L'Équipée malaise*. Paris : Minuit poche.
- Énard, M. (2020) : *Le Banquet annuel de la confrérie des Fossoyeurs*. Paris : Actes Sud.
- Gracq, J. (1989) : *Préférences, œuvres complètes*. Paris : Gallimard, la pléiade.
- Lafon, M.-H. (2014) : *Joseph*. Paris : Buchet-Chastel.
- Mendras, H. (1967) : *La Fin des paysans*. Paris : SEDEIS.
- Michon, P. (1982) : *Vies minuscules*. Paris : Gallimard.

<sup>61</sup> D. Buzzati, *Le K*, 1966, trad. de Jacqueline Remillet, Laffont, 1967.

- Jourde, M. (2014) : Jean-Loup Trassard et la tradition des maisons rustiques. In : *Jean-Loup Trassard / Cahier dix-neuf*, dir. Dominique Vaugeois. Mazères : Le Temps qu'il fait.
- Perec, G. (1978) : *Je me souviens... Les choses communes I*. Paris : Hachette, coll. « P.O.L ».
- Poix, G. (2017) : *Les Fils conducteurs*. Paris : Folio Gallimard.
- Ponge, F. (1972) : *Le Parti pris des choses*. [1942]. Paris : Poésie / Gallimard.
- Quignard, P. (1986) : *Une Gêne technique à l'égard des fragments*. Paris : Fata Morgana.
- Quignard, P. (1990) : *Albucius*. Paris : POL, livre de poche.
- Quignard, P. (2005) : *Sordidissimes*. Paris : Grasset.
- Robbe-Grillet, A. (1972) : *Pour un nouveau roman*, « *Nature, Humanisme, tragédie* ». Paris : Gallimard/Idées.
- Rouanet, M. (2009) : *Trésors d'enfance*. Paris : Albin Michel.
- Trassard, J.-L. (1989) : *Territoire*. Mazères : Le Temps qu'il fait.
- Trassard, J.-L. (1994) : *Traquet motteux ou L'agronome sifflotant*. Mazères : Le Temps qu'il fait.
- Vaugeois, D. (2023) : Économie et écologie : l'oïkos de Jean-Loup Trassard. In : S. Coyault et C. Jaquier (dir.) *Écrire la ruralité, penser les usages de la terre*. RSH, Lille : Presses du septentrion : 76–80.